

Droit de réplique

Dans une précédente livraison de la revue (SAA 21(2), 259–271), Dragoș Hălmagi a publié un très long compte rendu en anglais de mon livre *Onomasticon Thracicum* (OnomThrac). *Répertoire des noms indigènes de Thrace, Macédoine Orientale, Mésies, Dacie et Bithynie*, Athènes, 2014 (Μελετήματα 70). Je dois avouer que, tout en appréciant l'ampleur de l'effort fourni, la riche bibliographie citée et certaines observations constructives, le ton de la recension est excessivement critique, dénature systématiquement mes propos — voire m'attribue à bon escient le contraire de mes pensées ou convictions —, trahit des méconnaissances onomastiques et historiques dont le résultat, pour un lecteur qui pourrait difficilement avoir accès à mon livre (comme c'est malheureusement le cas dans mon pays d'origine), serait qu'il s'agirait, pour citer D.H., d'un « book of contrasts », voire « a dangerous book » (p. 268)¹. Mon intention ici est de démontrer brièvement certaines des critiques, de restituer la discussion sur le terrain épigraphique et onomastique, et de protester au passage contre une mauvaise foi évidente.

D.H. consacre des pages entières à la question de la diversité linguistique dans l'Europe préhistorique, sans préciser que mon introduction insistait longuement sur la diversité linguistique dans les Balkans et l'Asie Mineure, de même que sur la diversité interne de l'espace thrace. Il « oublie » de mentionner mes attaques répétées à l'encontre de la thracologie et des tenants de la vision d'un monde thrace immuable et uniforme. Ce n'est ni le premier, ni le dernier oubli de sa présentation qui s'éloigne si manifestement de mes propos que cela devient attristant, sinon révoltant. Il est étonnant de trouver chez D.H. la présentation des premiers chapitres de mon ouvrage comme une « small introduction », alors qu'il s'agit, en excluant les remerciements et la bibliographie, de 109 pages grand format !

L'auteur du compte rendu prend un certain plaisir à m'accuser de présenter les historiens est-européens comme ayant « alleged nationalistic accents in their writings » (p. 260), sans qu'il se donne la peine de prouver le contraire². D.H. a-t-il jamais lu les nombreux passages chez I. I. Russu qui parle de l'excellence biologique des Thraces, excellence héritée, selon ce savant par ailleurs mille fois plus érudit que les nationalistes de service, par les Roumains³ ?

¹ Même s'il présente au passage l'*OnomThrac* comme « a monumental book, the fruit of years of sedulous work » (p. 259).

² On peut à présent consulter avec beaucoup de profit l'enquête très contextuelle des historiographies balkaniques publiée par Tchavdar Marinov, *Nos ancêtres les Thraces. Usages idéologiques de l'Antiquité en Europe du Sud-Est*, Paris, 2016.

³ À titre d'exemple, I. I. Russu, *Etnogeneza românilor. Fondul autohton traco-dacic și componenta latino-romanică*, Bucarest, 1981, p. 211 (sur « l'héritité biologique autochtone ») et 238 : « Romanicii (neolatini) din acest spațiu au dus totuși cu succes luptele seculare de rezistență spre salvarea limbii, a numelui etnic și a culturii proprii expusă permanent la puternice presiuni, influențe și interpenetrări cu elemente alogene și aloglote dominante, în acea „insulă a romanității”

Quant au fait d'accorder dans mon introduction « little attention » aux sources littéraires et numismatiques ou à l'Antiquité Tardive, je laisse au lecteur le soin de vérifier le pourcentage de cette documentation par rapport aux données épigraphiques ou d'époque impériale. Mais c'est pour le moins étonnant de trouver ces critiques « méthodologiques » qui font semblant d'ignorer les contours de la documentation disponible. Qu'il m'accuse de ne pas utiliser pour mon sujet un livre de K. B. Stern (*Inscribing Devotion and Death. Archaeological Evidence for Jewish Populations of North Africa*, Leyde–Boston, 2008) est ahurissant !

Si j'apprends avec stupeur que j'ai des penchants essentialistes (« It is clear that the author prefers the traditional, essentialist approach, depicting the Thracians as an ethnocultural group divided into numerous branches, displaying some cultural and dialectal variation », p. 260), cela montre soit que D.H. ignore mon livre sur Zalmoxis⁴, soit qu'il n'a pas lu avec attention mon introduction et certains de mes articles, soit qu'il invente des accusations de toute pièces. Je laisse le lecteur avisé en juger. D.H. montre qu'il a bien assimilé les cours d'Alexandru Niculescu à l'Université de Bucarest ; en revanche, sa manière de critiquer et de se positionner est pour le moins inhabituelle.

S'il écrit « What is in a Thracian name and how can it be distinguished from other names are, in my opinion, questions of crucial importance, considering the author collects data from the entire oikumene » (p. 261), D.H. « oublie » encore de préciser que j'ai quand même exposé mes principes (pp. CXV–CXIX), qu'il ignore superbement dans son compte rendu par ailleurs très étendu.

Mon choix de suivre, dans le répertoire onomastique, l'ordre commode de l'alphabet latin — d'autant plus que les nouvelles découvertes, dont les diplômes militaires, ont peu à peu équilibré la documentation *utraque lingua* —, à la place de l'alphabet grec, suivi par Dimităr Dečev en raison de la documentation majoritairement grecque à l'époque, fait sourciller D.H. Cette critique me laisse à vrai dire perplexe, sauf si je m'évertue à trouver une cohérence à ses

(mereu mai restrînsă și pe alocuri slăbită pînă aproape de totală dispariție), în oceanul popoarelor imigrate și stabilite *vremelnic* ori definitiv alături sau printre și peste *oamenii pămîntului*, traco-daco-romanii *autohtoni* ai sud-estului european (...) *rezistența românilor* (...) unui popor care a străbătut vicisitudini ca puține altele, biruite numai prin *forța etnică*, *vitalitatea* și *unitatea social-culturală* și *lingvistică* a unui *viguros fond social-etnic și biologic* traco-dacic romanizat » (c'est moi qui souligne).

⁴ *Zalmoxis de la Herodot la Mircea Eliade. Istoria despre un zeu al pretextului*, Iași, 2008. Ce livre, paradoxalement (ou peut-être non) mieux reçu à l'étranger que dans une Roumanie minée par les compilations et la dacomanie, n'a bénéficié que d'un seul compte rendu roumain, passablement arrogant (Alexandru Berzovan, *Terra Sebus. Acta Musei Sabesensis*, 1, 2009, pp. 403–407), de la part d'un auteur certes prolifique, mais engagé dans plusieurs projets avec Aurora Pețan, philologue illuminée qui a réussi avec un certain succès son entrisme de « cheval de Troie » dans le domaine de l'archéologie dace. Entre autre, A. Berzovan me reproche une présentation partielle de la thracomanie (ce qui est tout simplement faux, mais j'ai du mal à comprendre sa logique, similaire à celle de D.H.), étant très affecté par ma dénonciation du caractère creux des théories de Mircea Eliade (ce qui passer pour une hérésie en Roumanie, je l'accorde), l'exemple de Zalmoxis fournissant le sujet idéal pour une vérification.

présupposés sinueux. C'est pourtant, que je sache, l'ordre de l'alphabet « PIE » tant affectionné par D.H., qui aime affirmer le contraire par principe.

Puisque mon livre est avant tout un répertoire onomastique, c'est sur ce terrain que j'attendais avec intérêt les jugements, fussent-ils critiques. Or, sur ce point, ma déception a été plus grande que celle de mon censeur qui s'est trop attardé sur des points (pseudo)-théoriques. En vérité, j'ai été heureux de constater qu'*aucune* des critiques onomastiques de D.H. n'a pas raison d'être, trahissant des connaissances superficielles et des spéculations plus téméraires que les « erreurs » qu'il aime tant me reprocher (je donne ici une liste sélective) :

– D.H. écrit, à propos de *Buraido*, que « the desinences are sometimes mistaken for derivational suffixes » (p. 261 ; nom auquel il nie par ailleurs le caractère thrace, p. 264), comme s'il s'agirait d'une désinence de *Buraides*. En réalité, ces deux noms sont différents (*OnomThrac* 71–72), étant différemment suffixés⁵ !

– p. 262 : sur les traces de Sorin Olteanu⁶, il soutient la lecture Αυλοζανις dans l'épithaphe *I. Byz.* 370A = *ISM* II 165⁷, avec un « reverse Z as in ζή » . Ce *zêta*, qui par ailleurs n'est pas « reverse » mais présenterait une forme « archaïque », n'existe ni sur la pierre ni dans ce nom thrace, qui se lit, sur toutes les photos, Αυλοσανις .

– p. 262 : « The reading Ποιμεζενεος on *IGB* III.1 1293 (p. 296) is dubious as there's not enough space between the two epsilons and a ligature is impossible due to their round shape. Detschew opted for Ποιμεζενεος , but I believe the most probable reading is Ποιμεζερεος (cf. *zer-* on p. 391) ». Je me vois obligé d'ajouter le détail, qui n'est pas des moindres, que cette suggestion n'appartient pas à D.H., qui se l'est appropriée — sans aucune mention⁸ — d'un très long article *inédit* de Sorin Olteanu⁹, avec précisément les mêmes arguments ; il se trouve que j'avais été sollicité pour en faire un rapport. S. Olteanu semble avoir été en réalité trompé par

⁵ Voir mon article « Onomastique et recrutement de l'armée byzantine d'Afrique : l'épithaphe du soldat *Buraido* révisée (*ILAlg* 181) », *AntAfr*, 49, 2013, pp. 151–160

⁶ Article assez confus « Din nou despre *ISM* II 165 = *IByz* 370A », *Studii și Cercetări de Istorie Veche și Arheologie*, 63 (1–2), 2012, pp. 141–152. D.H. semble par ailleurs se considérer l'héritier du linguiste Sorin Olteanu, qui n'est plus de ce monde (cf. p. 263, sur Δρομιατήης), qui se proposait de refaire le répertoire de D. Dečev – alors que je me limite, dans *OnomThrac*, uniquement à l'anthroponymie. C'est peut-être en raison de ce projet d'Olteanu entamé par un site Internet, entre temps disparu (et que je critique au passage pour son maximalisme et son obsession pour les étymologies) que D.H. a été si véhément dans sa lecture de mon livre. J'avais brièvement discuté la lecture et la provenance de la stèle dans mon article « Les noms de facture thrace dans *LGPN* IV : les noms fantômes et d'autres corrections », *ZPE*, 157, 2006, p. 130.

⁷ Stèle funéraire récemment « republiée » dans le style qui caractérise la plupart de la production roumaine contemporaine, et donnée à tort comme provenant de Tomis, alors que son origine de Byzance est indubitable (A. Băltăc, Chr. Țirbulescu, A. Ștefan, *Muzeul Național de istorie a României. Catalogul colecției Lapidarium. I. Piese greco-romane*, Bucarest, 2015, p. 169, n° 166).

⁸ Si l'on veut éviter le mot « plagiat », terme qui n'est pas aimé, en Roumanie, par nombre d'universitaires et d'intellectuels pour lesquels les intérêts liés au pouvoir et à l'argent passent devant leur conscience.

⁹ L'exemplaire du corpus de Mihailov conservé à l'Institut d'Archéologie de Bucarest comporte par ailleurs une annotation au crayon en marge de l'inscription discutée : « este mai probabil Ποιμεζερεος (Olteanu) ».

les ombres qui apparaissent sur la photo de l'inscription ; par conséquent, je préfère conserver la lecture de Georgi Mihailov.

– p. 262 : « Having in mind inflections such as Νεσβαις, Νεσβαι and Καις, Και, documented in several inscriptions from Cilicia, I also suggest the nominatives Δαρδιολαις on *O. Claud.* II 402 and 403 (p. 112), Διτουλαις on *O. Claud.* II 402, if the separation is indeed correct (p. 142), and Ναισουλαις on *O. Claud.* II 404 and inv. 8362 (p. 258, cf. Ναισουλις on *O. Claud.* inv. 6361) ». Cela est erroné : l'exemple « cilicien » est en réalité un génitif asigmatique, que l'on peut trouver dans nombre de régions du monde hellénophone, y compris dans l'espace thrace. Quant aux noms daces attestés dans les ostraca du désert Oriental d'Égypte, il s'agit dans tous les cas d'un génitif en -αι, qui trahit, comme souvent dans cette documentation particulière des *praesidia* romains d'Égypte¹⁰, un modèle latin (cf. *OnomThrac*, p. LXXIII). Il faut supposer l'existence de listes en latin avec les génitifs ou les datifs **Dardiolae*, **Ditulae*, **Naisulae*.

– p. 263, D.H. n'accepte pas de voir en *Mucianus* un « nom d'assonance », et son raisonnement montre qu'il ignore tout simplement l'explication de cette catégorie de noms¹¹. C'est pourtant un exemple éclatant et massivement attesté dans l'espace thraces et dans le milieu militaire du III^e s. !

– p. 263 : « *Thiadices* (p. 363) is not a Dacian name, but the Greek Θεαδίκης (cf. Θεάφιλος on *I. Kalchedon* 7) ». Cette proposition est aberrante, non seulement parce que **Θεαδίκης* n'est jamais attesté, mais tout simplement parce qu'un nom masculin grec en -δίκης est impossible comme formation (la famille est en -δικος)¹². *Thiadices* est bel et bien un nom dace (cf. la série des noms daces en *thia-*), un autre de plus parmi les soldats auxiliaires daces d'Égypte.

– p. 264, quant au premier exemple pour lequel D.H. écrit « The Thracian origin is also doubtful for many *hapax legomena*: *Blicities* (p. 63) », le hasard arrange bien les choses. Predrag Pejić vient de republier dans *Glasnik Srpskog Arheološkog Društva* (30, 2014, pp. 189–206) une inscription de Gradište à Veliki Suvodol, dans le territoire de *Serdica* (publiée auparavant par Nikola Vulić, avec un dessin). Dans, cette dédicace, à la place des monstres onomastiques Σαικελ(?)εήους (Vulić) et Σαικει(?)εήους (Pejić), je lis en toute confiance Βλικεισηους¹³, génitif de Βλικ(ε)ισης, qui est donc une variante de [*Blicithies*] !

– p. 264–265, D.H. nie le caractère dace de l'anthroponyme *Blegissa/Blecissa*, sous prétexte qu'il n'est pas attesté dans l'espace daco-mésien (comme la plupart des noms daces ! faut-il

¹⁰ Sur ces phénomènes d'interférence, voir, à titre d'exemple, J.-L. Fournet, « Langue, écritures et culture dans les *praesidia* », dans H. Cuvigny (éd.), *La route de Myos Hormos : l'armée dans le désert Oriental d'Égypte*, II, Le Caire, 2006² (*Fouilles de l'IFAO* 48), pp. 427–500, en partic. 439–446.

¹¹ Voir, entre autres, l'article programmatique de M.-Th. Raepsaet-Charlier, « Réflexions sur les anthroponymes "à double entrée" dans le monde romain », *L'antiquité classique*, 74, 2005, pp. 225–231.

¹² Pour cette famille de noms, voir I. Arnaoutoglou, « Onomastics and Law. *Dike* and *-dike* Names », dans R. W. V. Catling, F. Marchand (éds.), *Onomatologos. Studies in Greek Personal Names Presented to Elaine Matthews*, Oxford, 2010, pp. 582–600.

¹³ Lecture confirmée par Nikolaj Šarankov (Sofia), qui a pu inspecter la pierre.

encore le préciser ?), mais « oublie » le caractère dace de la série des noms en *-gissa* ou veut l'expliquer autrement (p. 266), ce qui est impossible. Il voit en *Disdosis* un nom dalmato-pannonien, faisant fi des occurrences et des contextes qui montrent, à chaque fois, un lien avec l'espace daco-mésien : deux attestations en Mésie Inférieure ; une en Pannonie (mais onomastique dace dans la famille d'un possible militaire, car il est fils d'un *Damaneus*, l'un des noms daces les plus populaires) ; une autre en Dalmatie, où il s'agit en réalité de soldats de la *legio I Italica* — il convient donc de penser à une recrue de Mésie Inférieure ! ; enfin, une cinquième en Égypte¹⁴. D.H. se trompe lourdement quand il essaie de trouver une onomastique dalmato-pannonienne dans une dédicace à une divinité locale de la partie orientale de la Mésie Inférieure (Dobropodno, *CCET* II.1 365 = *IGB* V 5328)¹⁵ : « Indeed, another Moesian inscription mentions Δεισδαζις, the father of Βατος (*IGB* V 5328). The latter is a *hapax* in Dana's corpus, but *Bato* is a quite popular name in Pannonia and Dalmatia » (p. 265). En réalité, le nom est au génitif, Βατου, ce qui nous oriente vers un nominatif Βατους (voire Βατος), alors que D.H., qui se soucie tant de la linguistique et de l'exactitude des formes, aurait du savoir que le nom de facture illyrienne *Bato* présente, en grec, la forme Βατων (gén. Βατωνος)¹⁶ !

– p. 266, il m'impute d'avoir parlé d'une « concentration » de noms attestés dans deux inscriptions non-contemporaines (p. 275), alors qu'il s'agit en réalité de trois noms attestés précisément dans la même région (Thrace Égéeenne) et jamais dans le domaine grec.

– p. 267, D.H. explique les noms féminins *Bendina* et *Diurpina* comme étant bâtis avec le suffixe latin *-inus* « and not an otherwise undocumented Thracian suffix, inherited from PIE (p. lxxxix) ». Il omet tout simplement de prendre en compte le nom féminin thrace Παιβινη (*OnomThrac* 267), attesté dans une épitaphe d'époque classique d'Apollonia du Pont, avec la désinence ionienne attendue (*IGB* I² 430), qui s'insère dans la famille des noms thraces en *paib-*.

– p. 267, « As it is customary in this field of work, the attribution of meanings is an exercise in imagination. Using a gloss mentioned by Hesychius and Photius, σκάρκη = ἀργύρια, Dana explains the feminine names Σκαρκη and Σκαρκεζαις through “trésor, chérie”(!) (pp. lxxxix, cx, 306). Much is made of the corrupted Dacian plant names extracted from the herbals of antiquity, but the analogies usually fall outside the reach of Daco-Moesian onomastics. The Dacian **dila* (reconstructed from plant names ending in *-διλια*, *-zila*) is connected to Bithynian and Thracian feminine names (pp. 138, 396–397) ». Ce sont pourtant les seules deux étymologies que je propose, et que je tiens pour très vraisemblables. Quant au nom Σκαρκη, il est attesté 3 ou 4 fois ; il convient d'ajouter son hypocoristique Σκαρκεζαις,

¹⁴ Je renvoie à l'entrée dans *OnomThrac* 154 et à mes explications dans « Notes onomastiques daco-mésiennes », *Il Mar Nero*, 5, 2001–2003, pp. 80–83. En plus, ce nom suffixé s'explique parfaitement en contexte daco-mésien, à la fois par le radical (l'existence du nom simple Διζδων, à *Dionysopolis*) et le suffixe très fréquent *-zis*.

¹⁵ Les trois dédicants portent tous des noms et des patronymes daces.

¹⁶ À titre d'exemple, voir quelques occurrences dans *LGPN* III.A 89.

attesté par deux fois, toujours en Macédoine Orientale. Il est rare de trouver une glose thrace qui puisse expliquer un nom, mais l'exemple σάρκη des deux lexiques me paraît indubitable, de même que l'association entre la notion de « trésor » et l'affection, en particulier pour les filles ; cette association est attestée dans tant de domaines linguistiques (cf. it. *tesoro*, roum. *scump/-ă*), dont en grec, tel le nom de femme Γάζα, « trésor », que je cite p. CX. Comme d'habitude — et non seulement dans cet endroit de son compte-rendu — D.H. ne se donne pas la peine d'expliquer pourquoi il n'est pas d'accord avec cette explication.

Tout en mentionnant mon scepticisme à propos des explications étymologiques, D.H. ose écrire que je suis souvent (« often follows », p. 366) Dečev, Georgiev, Russu ou Duridanov « to the letter ». Cela est amèrement (pour moi) faux et totalement inacceptable comme pratique scientifique ! En réalité, je cite environ à peine une vingtaine de propositions étymologiques des autres, pour un total de plus de 1500 noms : j'en approuve trois¹⁷ ; **dans tous les autres cas, il s'agit de critiques**¹⁸ ou de **réserves** que j'exprime¹⁹, ou tout simplement de **mentions bibliographiques**, sans donner aucune étymologie. C'est donc **tout le contraire** de mes propos, mais les signes d'exclamation manquent toutes les fois quand D.H. critique sans se soucier de la vérité.

D.H. critique ma présentation « uncritical » selon laquelle je suivrais « the traditional view that the Getae and the Dacians have the same native language » (p. 267), mais j'attends avec intérêt son éventuelle étude qui puisse prouver le contraire, avec une analyse contextuelle de la documentation que j'ai eu l'occasion de fréquenter plus longtemps et de plus près que certains historiens roumains contemporains qui se contentent d'acrobaties verbales²⁰. La documentation dont nous disposons est certes très fragmentaire et fragmentée ; elle montre toutefois, et je vois difficilement D.H. pouvoir prouver le contraire, que la toponymie et l'anthroponymie des « Daces » et des « Gètes » font partie du même ensemble.

¹⁷ P. 174, s.v. *ebr-*, sans doute le correspondant thrace du grec εἶβυ-, et je cite un recueil récent (*NominaIndoGermLexikon* 250–253) ; p. 185, s.v. *Ezbenus*, en rapport « assez probable » avec le nom indo-européen du cheval ; p. 390, s.v. -ζενις, en rapport manifeste avec le nom indo-européen de la famille ; p. 114, s.v. δεββα-, je présente les propositions étymologiques ; p. 380, s.v. *Trerisius*, j'évoque vaguement un « rapport étymologique ».

¹⁸ Exemples : p. 34 (*Bessus*), « spéculations étymologiques » de T. Sarafov ; p. 58 (*Bithus*), le même T. Sarafov, « confus » ; p. 120, où j'accepte l'étymologie grecque évidente de Δηλόπτης ; p. 296 (*Roimetalca*), R. Coates, « peu convaincant » ; p. 335 (*-sucu*), « étymologies douteuses » de I. Duridanov ; p. 398 (I. I. Russu et quelques confusions à propos du nom *Zimarcus*).

¹⁹ P. 97 (*Cotys*), p. 146 (*diza-*), p. 200 (*-la*), p. 274 (*-por*), p. 332 ([*Spartocus*]), p. 373 (*-tocus*), p. 393 (*Zia*).

²⁰ Je me permets de renvoyer à certaines de mes présentations de la question : D. Dana, F. Matei-Popescu, « Soldats d'origine dace dans les diplômes militaires », *Chiron*, 39, 2009, pp. 243–248 ; mon introduction dans *Fontes ad Zalmoxin pertinentes. Accedunt fontes alii historiam religionum Thracum Getarum Dacorumque spectantes. Izvoare privitoare la Zalmoxis și alte pasaje referitoare la religie tracicilor, geților și dacilor*, Iași, 2011 (*Bibliotheca Patristica Iassensis* 3), pp. 10–25 ; « Possibles témoignages sur des cultes daces : la documentation épigraphique de la Mésie Inférieure », dans M. Tauffer (éd.), *Sguardi interdisciplinari sulla religiosità dei Geto-Daci*, Fribourg-en-Brisgau–Berlin–Vienne, 2013 (*Paradeigmata* 23), pp. 157–176 ; *OnomThrac*, pp. LXX–LXXII.

Si un historien ou un linguiste du futur n'avait à sa disposition que des bribes sur la toponymie et l'anthroponymie de la Bulgarie et de la République de Macédoine, oserait-il affirmer qu'il s'agit de deux langues très différentes ?

P. 267, D.H. écrit avec raison : « Many scholars denounced the practice of deriving languages from names, which, in my opinion, is one of the main reasons Thracology fails to convince ». Mon intention était pourtant de proposer un répertoire onomastique, et jamais une reconstruction des idiomes de l'espace thrace à partir de l'anthroponymie. Mais pour cela, D.H. aurait dû lire mon ouvrage avec plus d'attention et, surtout, d'honnêteté. Ses attentes étant différentes, il avait le droit de justifier ses positions ou d'offrir des propositions alternatives, mais de là à dénaturer sans vergogne presque tous mes propos constitue un point de non-retour.

Dans son compte rendu, D.H. se montre certes plus intéressé par des questions purement linguistiques, et beaucoup moins par les critères d'un répertoire onomastiques, les méthodes, les principes, les parallèles, les choix, l'utilisation et tant d'aspects pratiques. Il semble en effet leur prêter moins d'attention qu'aux sophismes et au verbiage agaçant d'une bibliographie anglo-saxonne nombriliste qui ignore souvent la documentation qu'elle prétend analyser. À la fin du compte rendu, D.H. écrit avec la même supériorité (p. 268) : « The general impression left by this chapter is that Thracian is eventually treated as a single language. Its internal differentiation is meagre and inconsistent. Superficial similarities in names prove too little, forming an unstable ground to discuss the barbarian languages from these regions. Cultural interactions between Bithynians and Phrygians, or between Dacians and Scordisci, are not explored and not questioned at all. They may have had much more in common than Bithynians and Dacians ». Je crois rêver ! J'ai toujours insisté sur la forte diversité interne du complexe thrace, et sur la diversité régionales à l'intérieur des quatre grands domaines que j'ai appelés, de manière *conventionnelle* (comme je l'ai écrit en toute lettres), « thrace », « thrace occidentale », « dace » (ou « daco-mésien ») et « bithynien »²¹. Quant aux Phrygiens, Mysiens et Scordisques, j'invite D.H. à regarder mes pages LXXXII–LXXXIV ainsi que la note 335 de l'Introduction. Il l'a peut-être fait, mais qui se soucie de ces détails quand on peut

²¹ Je cite, entre autres, ce que j'écrivais à la p. LXV : « Une diversité au moins dialectale à l'intérieur de l'espace thrace est désormais amplement prouvée par l'anthroponymie, en plus des toponymes et des gloses – mais il est plus vraisemblable d'envisager la coexistence de langues (étroitement) apparentées sur ce vaste territoire, appartenant à un fonds commun, "proto-thrace", un *Urthrakische* sur lequel il n'existe aucune documentation ». Je me permet d'ajouter la fin d'un message que j'avais envoyé à Sorin Olteanu, le 12 oct. 2011, comme réponse à une étude qu'il avait préparée sur les noms en *-zenis* : « Aceste considerații vi se vor părea cu siguranță prea dure, sau poate nelalocul lor, mai ales ținând seama de diferența de vîrstă. Sînt însă mai încrezător în datele pe care le-am verificat pentru repertoriul onomastic, pentru explicarea acestora în contextul lor documentar și istoric, iar mai puțin în stabilirea unor reguli fonetico-lingvistice pornind de la o documentație extrem de insuficientă, pentru o limbă, sau mai multe, aproape necunoscute. Din etimologiile propuse de antecesorii, o proporție infimă mi se par plauzibile. La ce servește să continuăm pe aceeași pistă, atunci cînd verificarea materialului referitor la limba/limbile tracilor este o prioritate absolută ? ». Le lecteur pourra facilement constater l'abîme entre mes propos et les « critiques » de D.H.

affirmer tout et n'importe quoi ? D.H. semble en effet appliquer, sur un autre terrain et avec des moyens intellectuels supérieurs, la méthode odieuse des chaînes de télévision de (dés)information de son pays. Pour citer Boris Souvarine, qui écrivait en 1938, dans un contexte terrible : « Staline et ses sujets mentent toujours, à tout instant, en toute circonstance et à force de mentir ne savent même plus qu'ils mentent. Et quand chacun ment, personne ne ment plus en mentant »²².

D.H. trouve, d'une part, mon catalogue trop long (plus de 1500 noms différents), mais, d'autre part, pense que « few entries have distribution maps » (p. 262). En cela, il ignore la l'impossibilité (et l'inutilité) de donner des cartes pour tous les 1500 noms, du moins si l'on se situe du point de vue d'une maison d'édition. Pense-t-il aisément consultable un répertoire avec des centaines de cartes qui n'auraient fait qu'alourdir un volume déjà bien épais (624 pages), d'autant plus que presque deux tiers de ces noms (à savoir, 990) ne sont attestés qu'une seule fois, et qu'une partie considérable des attestations sont ailleurs que dans les Balkans ? Je trouve pourtant que les 51 cartes que j'ai créées pour le répertoire sont un bon compromis.

Finalement, j'utiliserais les mots mêmes de D.H., jugeant mon introduction, pour définir son compte rendu : « While undoubtedly informative, the exposition is uneven and overall unconvincing. Dana offers a sketchy portrait of each author, occasionally tainted with exaggerations and inconsistent appreciations » (p. 260). Il est triste de constater à quel point même les esprits les plus curieux et les plus ouverts d'une nouvelle génération d'historiens roumains, parmi lesquels D.H. a toute sa place, font perdurer, fût-il en anglais, les idiosyncrasies de l'*homo valachicus*.

Dan DANA

CNRS (Centre national de la recherche scientifique) –

ANHIMA (Anthropologie et histoire des mondes antiques) (UMR 8210)

ddana_ddan@yahoo.com



© 2016 by the authors; licensee Editura Universității Al. I. Cuza din Iași. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons by Attribution (CC-BY) license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>).

²² Parallèle signalé à Danilo Kiš après la publication de son texte sur le gnostique Siméon le Faiseur de Miracles, dans l'*Encyclopédie des Morts*.